Document généré le 15 juil. 2025 10:43

ETC

« L'esprit de la nature »

Collectif, *L'esprit de la nature*, commissaire invité : Roger Gaudreau, Maison de la culture de Trois-Rivières. 12 mai - 9 juin 2002

Louise Paillé

Numéro 60, décembre 2002, janvier–février 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35318ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paillé, L. (2002). Compte rendu de [« L'esprit de la nature » / Collectif, *L'esprit de la nature*, commissaire invité : Roger Gaudreau, Maison de la culture de Trois-Rivières. 12 mai - 9 juin 2002]. *ETC*, (60), 67–69.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Trois-Rivières

« L'ESPRIT DE LA NATURE »

Collectif, *L'esprit de la nature*, commissaire invité : Roger Gaudreau, Maison de la culture de Trois-Rivières. 12 mai – 9 juin 2002

L'association art et nature implique nécessairement la notion de culture/nature. Le concept de culture implique essentiellement l'homme dans ces divers réseaux d'occupations et de pensée. On dit souvent que, dès que l'homme vient au monde, il s'achemine vers la mort. Ainsi, on pourrait dire du rapport de l'homme et de la nature que, dès qu'il n'est plus primate, l'homme prend ses distances par rapport à la nature. Il instaure une relation d'adaptation, d'apprivoisement, de fonctionnalité et de rapports de force, étant lui-même de plus en plus « sapiens » et son environnement naturel de plus en plus domestiqué. Entre nature et culture s'engagent des joutes tendres ou violentes, toujours perturbantes.

Et, l'art/nature !

Je me souviens d'avoir vu, en 1981, une exposition très particulière présentée au Musée d'art contemporain de Montréal, par le Torontois Noël Harding. Dans une immense salle, l'artiste avait installé, d'un côté, une sorte d'étroite et longue galerie composée d'un tapis roulant, sur lequel circulaient des poules vivantes, avec quelques petites aires de repos où elles pouvaient boire et manger avant d'être reprises dans cette course forcée. Vis-à-vis cet incongru mécanisme, un autre attirail aussi inattendu comprenait un rail au sol sur lequel était installée une brouette qui contenait un grand arbre avec racines, tronc, branches, feuilles et l'ensemble roulait d'un bout à l'autre du rail. Entre les deux et sur les murs étaient tendus de grands plastiques transparents, gorgés de gouttelettes d'humidité et d'eau. Dès l'entrée, cette installation choc déclenchait des sourires ou des rugissements. L'effet produit par cet amalgame d'éléments en désordre dans une atmosphère humide d'humus était dû pour beaucoup au son, à cette cacophonie produite par les bruits du caquetage des poules et du froissement des feuilles, en réponse aux bruits des rails métalliques et des mécanismes de fonctionnement. Impression forte de chaos issue de la rencontre tragico-comique entre nature et culture.

Et, l'art/nature !

Les artistes qui travaillent avec le motif de la nature naviguent sans cesse entre deux pôles relationnels d'intervention, soit le culturisme de la nature principalement exploré à travers le Land Art et les *in situ*, soit le naturisme de la culture avec l'entrée dans les galeries et les musées d'éléments naturels bruts ou transformés. On pense aux interventions percutantes des Kounellis, Di Maria, Beuys, Long, Laib, Penone, Hamilton. On revoit les chevaux, les paons, les tonnes de terre ou de gravier, les galets, les bois flottés, les arbres, branches et écorces, les monticules de pollen, tous subitement déterritorialisés et déversés dans des espaces culturels.

Les artistes participant à l'exposition thématique *L'esprit de la nature*, présentée à la Maison de la culture de Trois-Rivières, ne font pas exception. Ils s'inscrivent à leur manière dans cette polarisation du rapport culture/nature, sans toutefois exacerber le dualisme inhérent à cette perception du monde. Ce que cette exposition collective nous livre, c'est le constat qu'il n'y a pas intrinsèquement de bons ou de mauvais rapports entre l'art et la nature, entre l'homme et la nature. Il n'y a que des mises en contexte et des attitudes. Surtout, dans une telle thématique, il ne faut pas oublier que toutes ces propositions s'inscrivent dans le champ des arts visuels et que ce ne sont ni de bons ni de mauvais sentiments qui confèrent à une œuvre sa force, mais bien la capacité de l'artiste d'articuler sa vision dans une mise en forme plastique singulière. Dans ce sens, ce qui fait l'intérêt de ce collectif organisé par Louise Desaulniers, c'est sûrement la diversité des propositions.

Christopher Varady-Szabo, *Vaisseau de terre*, 2002. Saule, terre et paille. 1,20 x 3,60 x 2,44 mètres.

Vue d'ensemble : œuvres de Roger Gaudreau (1er plan) ; Christopher Varady Szabo et Annie Pelletier.

Oui, l'art/nature !

L'art du **JARDIN** manifeste l'esprit d'une domestication douce par laquelle l'homme se distancie de la nature « sauvage », qu'il ordonne, pour n'en garder que les odeurs suaves, les gazouillis légers, les « bonnes formes » végétales et les promenades innocentes. Il apprivoise ses craintes, ses peurs, ses répulsions face à une nature menaçante et imprévisible qui grouille de vie et de dangers, d'éléments déchaînés et d'explosions soudaines. Devant *Peindre le jardin* de Thérèse Chabot, on s'imagine l'artiste besognant dans son propre jardin, attentive aux semis comme à la cueillette des pétales de fleurs qui composent son jardin sec au sol. Sur une forme carrée et très strictement géométrique faite de pétales et de terre l'artiste a déposé deux petits carrés en bois aux divisions labyrinthiques qualifiés de jardins portatifs. Ce tapis végétal est clos sur lui-même et tient le spectateur à distance, ne pouvant y pénètrer que par l'œil de l'esprit et le toucher visuel, ce qui a pour effet de limiter la relation à une contemplation passive, à une idée spiritualisante de la nature.

La nature travaille l'art et l'art travaille la nature. L'œuvre d'Annie Thibault, ses *Capteurs d'essence*, nous plonge au cœur cette réversibilité des processus de création actifs dans l'art/nature. La galerie devient un laboratoire où l'artiste laisse travailler la nature au profit de l'art. Dans des verres soufflés cornus, suspendus à des supports métalliques, l'artiste a déposé des géloses dans lesquelles les bactéries de l'air prolifèrent, sous nos yeux, sous forme de dentelles cristallines attrayantes et colorées, d'amas globulaires noirâtres et répugnants. Dans les précieux réceptacles de verre la matière vivante se tord, se ratatine, s'autodigère avec le passage du temps. Démonstration magistrale de la force d'**ENTROPIE** active dans un écosystème perméable.

Dans cette exposition, Dominique Laquerre est la seule à ne pas importer des éléments naturels dans l'espace culturel. Son œuvre *L'arbre généalogique* s'élabore à partir de la nature qui l'environne, du boisé autour de sa maison. Tous les jours, depuis des années, elle pratique un échange transfusionnel dans une porosité de circulation du dedans au dehors, de la fenêtre à *l'in situ*, du contact visuel au contact haptique, du plus intime au plus universel. La réalisation de *L'arbre généalogique* commence avec la fabrication de feuilles découpées dans du cuivre par les membres de sa famille. Puis, elle en bague les arbres et les laisse s'éroder au contact du climat et des saisons. Elle documente ces cycles saisonniers par la photographie. Après un **CYCLE** annuel, elle recueille les feuilles de cuivre pour en faire un tableau cuivré chatoyant. Elle part de cette métaphore végétale de l'arbre généalogique pour explorer une sorte de « co-naissance » à sa famille et à sa terre. Cependant, cette symbolisation n'épouse plus la forme de l'arbre debout avec ses ramifications hiérarchisées de

la famille, des parents et de la descendance. Elle opère la découpe d'un tapis végétal pour le rabattre au mur. Les feuilles de cuivre s'additionnent, s'accumulent par couches superposées désordonnées mettant en évidence les transmutations saisonnières des feuilles devenues humus et terreau pour la croissance d'un prochain cycle et d'une autre génération. Les échanges régulateurs de cycles l'emportent sur les individualismes dans un écosystème indivise.

Au cœur de la relation de l'art et de la nature plane l'esprit d'un **PARADIS PERDU**. Le *Vaisseau de terre* de Christopher Varady-Szabo réveille la forme archaïque d'un habitat idéal qui garderait l'homme en osmose avec la nature. Ce refuge fragile fait de branches et de terre glaise séchée, cette structure irrégulière à la morphologie primitive, préfigure la distanciation culturelle à notre mère la terre. Dans cet abri, l'artiste a percé une ouverture, une fente verticale à la forme vulvaire, petite et étroite, qui marque la difficulté pour l'homme d'y vivre et sa presque condamnation à tourner autour en la caressant de l'œil.

Jeane Fabb et Pierre Thibault réinventent des **RÉCITS**. Thibault, avec sa *Planche de salut*, sorte de support babylonien design et tout de métal dans le lit duquel il a couché des bois de grève, des galets, une motte de terre où de timides pousses végétales rappellent cette histoire toujours actuelle du cycle de vie et de mort qui se moque de l'activité industrieuse de l'homme. Fabb nous conduit sur les chemins intimes de sa légende personnelle avec cette installation mécanico-naturelle faite de pieds métalliques de machines à coudre sur lesquels trônent deux troncs d'arbre soigneusement évidés au creux desquels elle a déposé des galets incrustés dans le bois et sous lesquels court une ligne de galets recouverts de tissus noir. Amalgame compact, sombre et hétéroclite à connotation intimiste et personnelle indéchiffrable qui pourtant ouvre sur le récit de la transformation de l'énergie primaire en énergie de travail domestique.

Annie Pelletier, avec ses deux installations, l'une extérieure : *1+1=3, ça me paraît l'idéal* et l'autre intérieure : *Chacun pour soi, tous chez soi*, pointe, à la manière publicitaire de la vitrine, la mode actuelle du tout « naturel ». Son fauteuil et son tabouret recouverts de paille et disposés sur un tapis de terre et d'ocre renvoient aux effets de détournement du Pop Art grâce à cette mise en scène de l'objet domestique naturalisé. Elle semble ironiser sur cet art de salon, tendance décorative et design répandue par les sculptures « sauvages » et les fauteuils rustiques d'Andréa Branzi et avec la ligne **ÉCOLO** de Philippe Strack. Décapant rappel de l'effet d'une spéculation marchande qui mise sur le sentiment nostalgique d'une nature édulcorée très recherchée et propagée par un marketing efficace.

Tronc creux de Roger Gaudreau semble nous chuchoter à l'oreille : il faut souffrir pour l'esthétique de l'art/nature. Gaudreau tronçonne une portion d'un tronc de pin blanc et l'ébranche. Puis, sur la longueur, il tranche trois sections. Celle du centre se profile, tel un travail d'orfèvrerie taillé dans cette belle matière vivante pour former un motif décoratif ajouré, galbé et peaufiné. Il creuse l'intérieur des deux autres sections d'une manière plus rudimentaire laissant visible les coups de gouge. Puis, il bascule les trois sections et il les suspend à l'horizontale à la hauteur des yeux. Nous voilà face à la fonction territoriale de la clôture et à la fonction décorative de la frise, entre art et nature. *Tronc creux* donne à percevoir les textures de l'écorce et de la pulpe du bois aussi chamarrées et attrayantes que la dentelle orfèvrée du pin sculpté. Comment alors **CHOISIR** entre culture et nature ?

Et, l'art/nature !

Dans son rapport à la nature, l'art n'est-il pas qu'un effort de rapprochement qui se solde inéluctablement par un regard de distanciation ? L'art est une mise en forme qui produit un ordre référentiel de sensations et de connotations. Cette sorte de mise aux carreaux à l'échelle humaine instaure un contact filtré par la main, les affects et la conscience.

L'art appelle des propositions de sens.

La nature appelle une obligation de vie, de présence. La complexité de la nature, de l'univers vivant et proliférant dont l'homme fait partie, échappe constamment à nos tentatives de représentation et à nos efforts pour la nommer, la classer, l'organiser.

En regard des interventions des artistes des années soixante et soixante-dix, les propositions actuelles semblent sages et modestes. Pas de végétation luxuriante et folle, pas d'ordre chaotique ou de chaos ordonné, pas de gestes violents. Est-ce que l'artiste aurait eu quelque culpabilité à se percevoir et à s'assumer lui-même en tant qu'agent de civilisation qui arrache la matière première à son milieu naturel, qui la coupe de son écosystème pour la déplacer dans l'espace culturel ? Aurait-il du scrupule à reconnaître sa propre appropriation du vivant pour la cause de l'art et à voir du même coup la « malice » de la nature ? Et pourquoi les artistes participant à l'exposition *L'esprit de la nature* optent-ils pour les activités champêtres, posent-ils des gestes protecteurs, entretiennent-ils une relation d'intimité avec leur milieu naturel ou empruntent-ils au cours cyclique de la vie sinon pour affirmer un vif désir de vivre ?

LOUISE PAILLÉ